

Témoignage et hommage rendus dans le cadre de la messe de sépulture de Marie-Madeleine Brazzola

Eglise catholique du Saint-Rédempteur - 17 novembre 2020

C'est le 15 juillet 1956 précisément que nous nous sommes rencontrés, Marie-Madeleine et moi. Plusieurs photographies attestent d'ailleurs de cette rencontre qui a marqué en profondeur nos existences respectives. Sur ces photographies, on me voit dans les bras de la belle jeune femme qu'elle était alors, moi, le nourrisson de deux jours qu'en sa qualité de marraine elle présentait au Seigneur à l'occasion de mon baptême, célébré par l'abbé André Brazzola, mon oncle, dans la même église où nous nous trouvons aujourd'hui.

Marraine : nous sommes quatre à avoir pu bénéficier de cette relation privilégiée avec elle : L'aîné de cette « confrérie » des filleules et filleuls est Thierry Reverdin, fils de son amie d'études, Chantal. Très attaché, comme nous quatre, à sa marraine, il ne peut malheureusement pas être des nôtres aujourd'hui pour les raisons sanitaires que nous connaissons tous. Mais il partage intensément avec nous ce moment d'adieu. Deuxième dans l'ordre d'ancienneté, c'est Jérôme Cosandier, fils de sa très chère amie d'enfance, Madeleine. Arrivé en troisième, j'ai précédé de six ans ma cousine Karine qui, pour ceux qui l'ignoraient, est la fille de Donato Brazzola, le frère aîné de Marie-Madeleine. Au nom de nous quatre, je n'ai pas crainte d'affirmer qu'elle a rempli son rôle de marraine de manière exemplaire. Attentive à chacune et à chacun, elle ne manquait jamais de nous adresser un message d'affection lors des anniversaires et de partager avec nous les moments heureux ou graves de nos existences. Et si un souci plus particulier affectait l'un ou l'autre d'entre nous, elle nous ouvrait son oreille et son cœur et tentait d'y trouver des remèdes. Et je peux témoigner qu'elle a rempli ce rôle jusqu'à ses derniers jours.

Un autre point fort de son existence a été les amitiés qu'elle a suscitées et entretenues autour d'elle, toutes générations confondues. Je nommerai à nouveau Madeleine Cosandier avec laquelle elle a partagé depuis l'enfance trop de choses pour que je puisse les mentionner toutes : vacances familiales, activités bénévoles à Caritas Genève, lectures, repas dominicaux chez Marie-Madeleine. Je rappellerai encore la mémoire de Germaine Mercier, rencontrée au pensionnat Sainte Thérèse et avec laquelle, lorsqu'elle habitait Genève, elle a entretenu une relation quasi quotidienne, encouragée notamment par le fait qu'elles résidaient dans le même immeuble. Ce ne sont là que deux parmi les très nombreuses personnes avec lesquelles Marie-Madeleine a noué des amitiés que, bien souvent, seule la mort a brisées. Cette grande fidélité en amitié a été une de ses forces.

Un autre aspect essentiel de son existence a été l'importance qu'a toujours occupé pour elle la vie familiale. Vivant seule, elle a trouvé auprès de chacun de ses frères et sœurs, et à des époques différentes, le réconfort d'un partage, d'un voyage en commun, de vacances au chalet chez son frère Georges, ou à Nattages, chez sa sœur Françoise, ou d'une fête de Noël qu'elle organisait volontiers dans son appartement genevois.

Cadette de la fratrie, Marie-Madeleine passe ses premières années à l'avenue d'Ouchy 18, dans l'immeuble familial de l'Esterel auprès de Louis, son père architecte, et de Madeleine, sa maman. Très jeune elle est envoyée en pensionnat, à Pensier d'abord, où elle retrouve Elisabeth, son aînée de sept ans, qui lui tient rôle de petite maman. De nature rebelle, ses parents pensent qu'elle sera mieux encadrée dans un établissement plus sévère. Elle est alors envoyée près de Lyon, chez des religieuses particulièrement rigoristes. Etant tombée malade elle revient en Suisse se faire soigner dans un sanatorium de Montana avant de rejoindre le pensionnat Marie-Thérèse à Genève où elle passe son baccalauréat français.

Après le décès de sa maman, le 21 décembre 1937, elle intègre l'Institut d'Etudes Sociales de Genève où, début 1943, elle obtient le double diplôme de Service social et de Direction d'établissement hospitalier. Elle œuvre ensuite durant deux ans au « Fonds européen de Secours aux Etudiants » qui assiste en Suisse étudiants et professeurs libérés de camps de prisonniers ou de déportation.

Revenue à Lausanne en 1945, elle entre au Conservatoire pour reprendre des études de piano. En novembre 1948, son père décède. Ils sont alors trois, Marcel-Donato, Elisabeth et Marie-Madeleine à occuper l'appartement familial de l'avenue d'Ouchy 18. Après le mariage d'Elisabeth, au début 1951, ils se retrouvent seuls, Donato et elle dans cet appartement. C'est pour elle l'occasion d'approfondir la relation de confiance avec son frère aîné et de faire en sa compagnie des voyages passionnants : En Egypte pour une remontée du Nil, à l'Ermitage de Charles de Foucauld à l'Assekrem, à San Giovanni Rotondo, auprès du padre Pio, notamment.

Au cours de cette période lausannoise de sa vie, elle se consacre durant cinq ans, auprès de l'abbé Paul Gaillard, à la catéchèse des enfants de la toute nouvelle paroisse St-Etienne de la Sallaz.

En 1958, peu avant le mariage de Donato avec Maya, elle s'installe à Genève où elle avait conservé de solides amitiés et où vivaient Georges et Christiane, son frère et sa belle-sœur. Elle renoue pleinement avec le piano en accompagnant souvent une amie cantatrice.

Par des relations qui connaissent sa formation dans le domaine social elle est mise en contact avec l'Union Catholique Internationale de Service Social (UCISS), laquelle était une organisation non gouvernementale installée à Bruxelles et dont la mission était de réfléchir à l'avenir du Service social dans la société, ceci dans une perspective catholique. Pour honorer son statut consultatif auprès du Conseil Economique et Social de l'ONU et d'observateur à la Conférence Internationale du Travail, cette ONG cherchait une personne à même de la représenter dans ces enceintes, mais, point important, sans pouvoir la rémunérer. Ayant les compétences et la disponibilité requises et, surtout, acceptant de s'engager à titre bénévole, Marie-Madeleine est devenue, de 1960 à 1977, déléguée permanente de l'UCISS à l'ONU, coordonnant son travail avec les autres organisations catholiques dont certaines représentaient le Saint-Siège. Cette période a été l'occasion pour elle de riches et fructueuses rencontres dans le monde des organisations internationales.

En 1973, elle passe plusieurs mois auprès de son frère prêtre André qui s'était retrouvé privé du jour au lendemain de son aide de vie. Devenu hémiparétique en 1965 à la suite d'une attaque cardiaque, il avait souhaité se rapprocher de la Sainte Vierge en s'installant à Lourdes. Pour l'assister dans ses tâches administratives et domestiques, son ancienne collaboratrice à Paris, Madame Lucienne Villeneuve, l'avait rejoint dans un appartement contigu au sien. Suite au décès subit de Lucienne Villeneuve, Françoise et Marie-Madeleine étaient accourues à Lourdes pour prendre sa relève auprès de leur frère André. Françoise ayant une vie familiale à Lyon, c'est Marie-Madeleine qui était restée plusieurs mois auprès de son frère, jusqu'à ce qu'un autre aménagement de vie ait pu être mis en place pour lui. Bien qu'elle ait dû renoncer du jour au lendemain à ce qui faisait son quotidien à Genève, elle soulignait volontiers l'enrichissement qu'avait été pour elle la cohabitation avec son frère André dont la foi spontanée et l'amour de la Sainte Vierge l'avaient beaucoup marquée.

A la fin de son engagement pour l'UCISS, Marie-Madeleine s'est rapprochée du mouvement œcuménique SEVE, dont elle avait fait la connaissance dans le cadre de ses activités à l'ONU. Fondé par Marguerite Hoppenot, il avait pour but initial d'apporter un espace d'approfondissement spirituel aux épouses de diplomates. Le recrutement s'étant élargi à d'autres catégories sociales, il avait maintenu l'objectif de constituer un lieu de partage de vie alimenté par la lecture et la méditation de la parole sainte. Marie-Madeleine y a consacré beaucoup de son temps et de son cœur, en qualité d'animatrice notamment. Toujours animée par le sens du service, elle a consacré une autre partie de son temps libre aux œuvres de Caritas Genève. Avec son amie Madeleine Cosandier, elles ont été responsables, durant plusieurs années, d'un stand de la kermesse annuelle de Caritas. Pour l'alimenter en napperons, nappes et autres fournitures domestiques, elles organisaient des après-midis de couture où des dames de bonne volonté se consacraient à des travaux d'aiguilles. Bon an mal an, c'est plusieurs milliers de francs qu'elles récoltaient pour le bénéfice de l'institution. C'est dans le cadre de ces kermesses de Caritas qu'elle a rencontré et développé une amitié spirituelle avec l'abbé Jean-Marie Vienat.

En 1985, elle s'est trouvée à devoir assumer un nouveau rôle auprès de son frère Georges. Philosophe, esthète, élève de Jacques Maritain et proche du Cardinal Journet, il exerçait ses activités de rédaction d'articles, de cours et de traductions en étroite collaboration avec sa chère épouse, Christiane. Décédée sans prévenir au matin du 1^{er} janvier 1985, elle avait laissé Georges désemparé aussi bien affectivement que sur le plan pratique. Marie-Madeleine s'est retrouvée en première ligne pour l'accompagner dans l'organisation de sa vie pratique et lui offrir le soutien familial qui lui faisait maintenant défaut. Mais, habitué à vivre selon son rythme et jalousement attaché à son autonomie, il se raidissait parfois face à ce qu'il considérait comme des empiétements sur sa liberté lorsque Marie-Madeleine lui proposait de simples aménagements domestiques. La tâche ne fut donc pas toujours aisée pour elle. Cela ne l'a cependant pas empêchée de remplir consciencieusement son devoir fraternel auprès de Georges.

L'histoire familiale de Marie-Madeleine ne serait pas complète sans évoquer la figure importante de Françoise, sa sœur bien aimée. Depuis le veuvage de Françoise, le 2 décembre 1973, les deux sœurs n'avaient cessé d'approfondir

leur intimité. Elles passaient toutes leurs vacances d'été ensemble et se retrouvaient aux fêtes familiales et, en tous cas, les dernières années, se téléphonaient quotidiennement. L'une des motivations de son installation à la Gottaz à Morges fut d'ailleurs d'y rejoindre sa sœur. Malheureusement, elle n'aura pu partager que quelques mois avec elle dans cette maison.

Sans rien vouloir ôter au caractère exemplaire du parcours de vie de Marie-Madeleine que je viens de tracer, je voudrais vous livrer maintenant mon témoignage personnel sur les moments passés avec ma Marraine, ou avec celle que beaucoup connaissaient sous le nom de Tane. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : Marie-Madeleine n'était pas une sainte, comme nous tous d'ailleurs, et Dieu merci, ai-je envie d'ajouter. Je me méfie en effet des évocations sulpiciennes à caractère hagiographique qui laissent dans une ombre douceuse les aspérités d'un caractère ou d'une personnalité. En fin de compte, elles ne rendent pas justice à la vérité. Si, comme j'en ai l'ambition, il est souhaitable de dessiner un portrait qui puisse inspirer notre chemin de vie, je pense plus utile de ne pas en voiler les défauts ou les imperfections. Ils nous permettent de mieux nous y identifier. Et ils en mettent mieux en relief les évolutions et les croissances. Plus que l'évocation édifiante d'une vie, ou son image lisse sur papier glacé, c'est le chemin caillouteux qu'elle a emprunté qui m'intéresse. Dans cette perspective, le chemin de foi de Marie-Madeleine mérite d'être observé, il peut nous inspirer pour notre propre chemin.

Ceux qui l'ont connue savent que Marie-Madeleine avait un caractère fort et parfois impulsif. Quand quelque chose lui déplaisait elle savait le faire savoir à celui qui avait eu le malheur de prononcer la parole ou d'accomplir le geste qui suscitaient sa désapprobation. Parfois même, elle pouvait avoir des paroles et des attitudes blessantes pour ceux et celles qui l'entouraient ou qui étaient à son service. Pour ne parler que de moi, il m'est arrivée quelquefois d'être très en colère contre elle. Dieu merci, les colères retombaient au bout de quelques jours, et je pouvais reprendre mes échanges avec elle. Les vrais échanges n'étaient finalement pas aussi nombreux qu'aurait pu le laisser penser son tempérament volubile. Elle camouflait en effet bien des choses sous des discours très apprêtés. Mais lorsqu'elle soulevait un peu le voile, elle nous laissait voir des pans insoupçonnés de son être.

Il était clair qu'elle avait souffert d'un immense manque de tendresse. Placée à 7 ans dans un internat, loin de sa famille, elle n'avait trouvé comme seul moyen de protestation que de manifester quelques insolences, ce qui avait entraîné de sévères punitions et les remontrances de ses parents. Envoyée ensuite près de Lyon dans un internat où la rigueur morale se concentrait sur la prohibition de tout ce qui touchait le corps, elle avait tout fait pour tomber malade et revenir en Suisse. Plus qu'une autre peut-être - victime de son fort caractère qui la faisait passer pour une impertinente incorrigible - elle a souffert d'un mode d'éducation qui se méfiait comme du diable de tout ce qui concernait la chair. Les seules marques de tendresse dont elle se souvenait avec bonheur étaient celles de son père, Louis, qui laissait probablement plus facilement s'exprimer son tempérament latin. C'est d'ailleurs lui qu'elle évoquait lors de ses dernières semaines de vie. Elle se réjouissait d'aller le retrouver à l'Esterel, dans l'appartement où elle avait vécu enfant.

Son caractère bien trempé se manifestait également dans la revendication d'être reconnue et respectée comme personnalité à part entière malgré son célibat, ce qui n'allait pas forcément de soi à l'époque et dans le milieu où elle avait grandi. Dans ce milieu, et à cette époque, on considérait en effet une femme célibataire soit comme une vieille fille un peu acariâtre, soit comme une religieuse dans le monde. Ceux qui l'ont connue plus jeune peuvent témoigner qu'elle était une séduisante jeune femme qui ne faisait pas fuir les hommes. Si elle ne s'est pas mariée c'est probablement parce qu'elle avait un certain idéal du mariage qui ne supportait pas les compromissions. Se marier pour avoir un statut ou endosser un rôle de petite souris grise n'était pas son style. J'ai parfois pensé que, dans d'autres circonstances, elle aurait pu se consacrer à la promotion de la condition féminine. J'en veux pour preuve l'admiration sincère qu'elle manifestait pour telle ou telle journaliste présentatrice du téléjournal pour son intelligence et sa qualité d'à-propos dans les interviews.

Mais ce qui est le plus significatif et le plus important, pour elle et pour nous, c'est le chemin de foi qu'elle a accompli. Un événement qui l'avait profondément marquée était la mort de sa maman : épuisée, affaiblie par la maladie, incapable de s'asseoir seule, elle avait soudain soulevé son buste, les bras en avant, le visage illuminé d'un merveilleux sourire avant de retomber sur son lit de mort. Pour les frères et sœurs présents, il était évident que la Sainte Vierge était venue chercher leur mère. Ils avaient aussitôt consigné leur témoignage dans un document que Marie-Madeleine aimait bien distribuer autour d'elle. A travers le visage illuminé de sa maman, c'était la promesse d'un bonheur infini quelle touchait du doigt. Un autre épisode qui l'avait profondément marquée était la pénitence que lui avait donnée l'Abbé Zundel chez qui elle était allé confesser ses tourments de jeune femme : « allez devant l'autel de la Sainte Vierge, lui avait-il commandé, et dites-lui simplement : Maman ». Il fallait bien un être aussi exceptionnel que le père Zundel pour percevoir la détresse de la jeune femme qu'il avait en face de lui et lui montrer l'attitude d'abandon et de confiance à adopter envers le Seigneur. Son chemin de foi a également été marqué par la fréquentation des Foyers de Charité de Châteauneuf de Galaure et ses visites à Marthe Robin, la mystique qui s'est nourrie, sa vie durant, de l'Eucharistie. Même si Marthe ne lui disait bien souvent pas ce qu'elle avait envie d'entendre, elle a été à l'origine d'importants choix de vie. Des rencontres et des événements comme ceux-ci, et beaucoup d'autres certainement, ont ancré sa foi et alimenté son espérance - la petite fille espérance dont parlait Péguy. A bien y réfléchir, je crois que la vertu théologale qu'elle a le plus et le mieux pratiquée était l'Espérance, l'Espérance d'un Dieu tout de tendresse, de celle à laquelle elle aspirait depuis sa petite enfance.

Après son installation au Domaine de la Gottaz, en avril 2007, Marie-Madeleine a continué à cultiver sa foi comme elle l'avait fait jusqu'alors par de nombreuses lectures et par la participation aux offices religieux. Mais s'étant retrouvée seule après le décès de sa chère sœur Françoise, et constatant l'avancée inéluctable de l'âge, elle a éprouvé de manière pénible le sentiment de perdre peu à peu la maîtrise de sa vie. Elle a passé alors par des moments de révolte et de désespoir qui ont été pénibles à vivre pour elle et pour ceux qui l'entouraient. La Providence a cependant pris les traits d'une amie de la paroisse catholique de Morges qui lui apportait chaque semaine la communion. Nourrie

par la méditation commune de la Parole et par l'Eucharistie, elle a retrouvé peu à peu la paix intérieure. Les démons qui la tourmentaient se sont estompés et la bienveillance a pris le pas sur les critiques. Les derniers mois, c'était un bonheur d'entendre la vive reconnaissance qu'elle manifestait à ceux qui venaient lui rendre visite.

Arrivée au crépuscule de son existence, elle s'était peu à peu dépouillée de tout ce qui la tourmentait pour ne garder que le meilleur de ce qui avait constitué son long parcours de vie.

Dans ses dernières semaines de vie, elle souhaitait réintégrer l'appartement familial de l'Esterel pour y retrouver son père. Mais peut-être que la maison dont elle parlait n'était pas tant la maison de son papa que la Maison du Père. Si tel était son désir, nous avons, avec elle, l'Espérance que le Seigneur l'y accueillera avec toute sa tendresse.

Dominique Pitteloud, 17 novembre 2020